

LOUIS DE LYVRON

VERCINGÉTORIX



PARIS

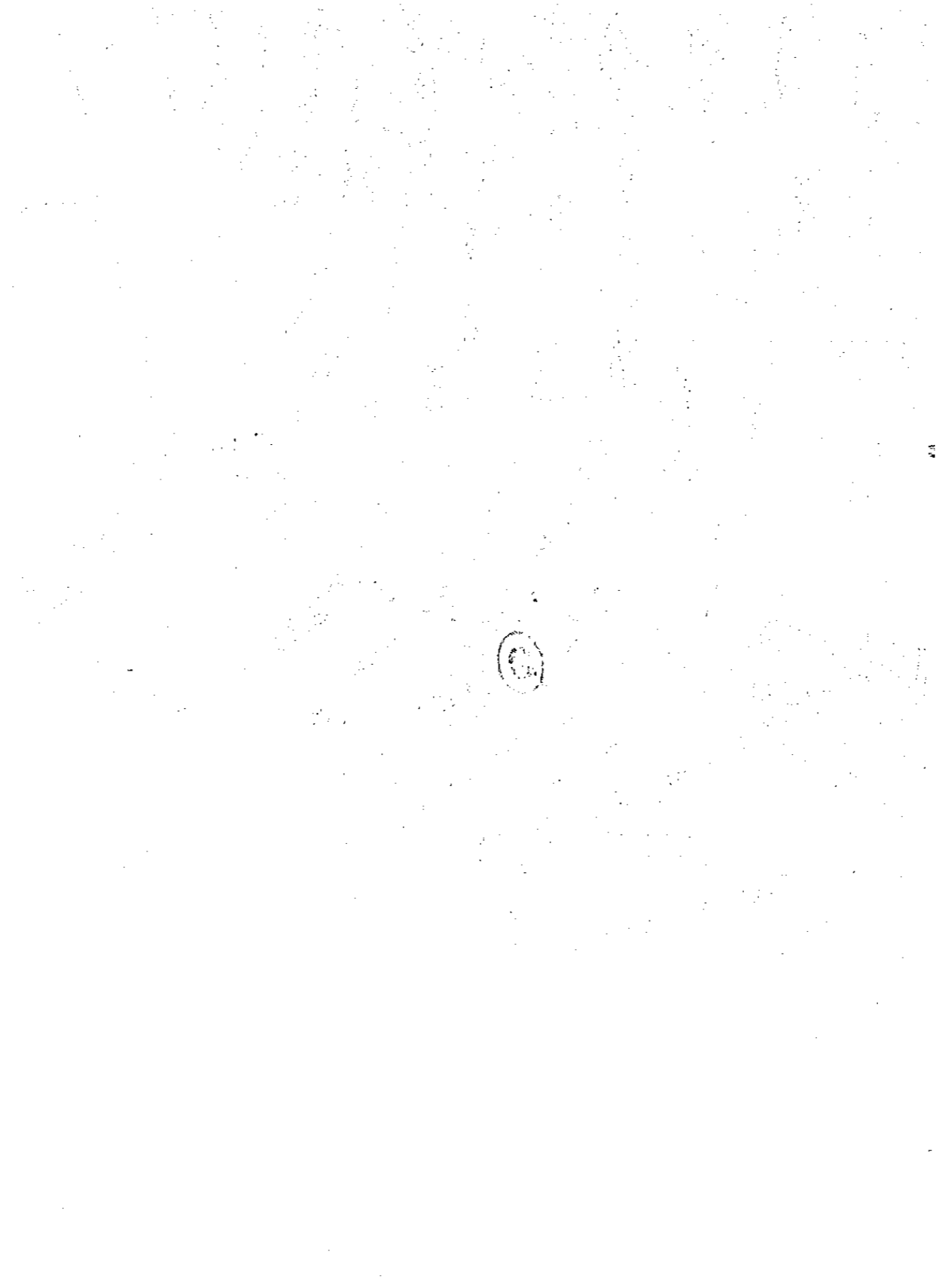
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

17, Passage Choiseul, 17

M. D. CCC. LXIX

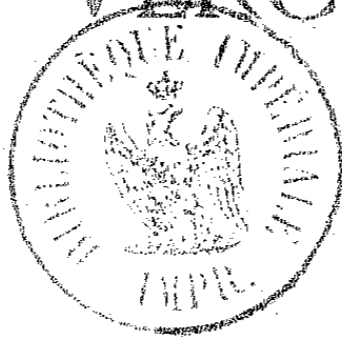
VERCINGÉTORIX

Yf 9984



LOUIS DE LYVRON

VERCINGÉTORIX



1633



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

47, Passage Choiseul, 47

M. D. CCC. LXIX

A celle qui l'aimait ce livre est dédié.

A. DE L'ESTOILLE.

Cherchell, 27 décembre 1868.

VERCINGÉTORIX

La Harpe.

CELTILL était le chef des Arvernes ;
Il était fort, il était riche, il était généreux,
et sa couche était vide ; il alla chez les Belges cher-
cher une compagne.

*Les Belges donnèrent une belle jeune fille à celui
dont la barbe était grise.*

*Les Belges mirent la douce main d'Ida dans la
main durcie par le frottement de la bride ; mais les
yeux bleus d'Ida pleurèrent.*

*Ils pleuraient le soir des fiançailles ; ils pleuraient
le matin, quand les saulaies de l'Escaut disparurent
dans la poussière soulevée par l'étalon arverne ; ils
pleuraient encore le lendemain et le surlendemain.*

*Alors un papillon se posa sur les lèvres pâlies
d'Ida.*

Depuis que le papillon s'est posé sur ses lèvres,

Ida ne pleure plus, et elle va, chaque soir, écouter une voix sous les mélèzes du Sancy. Depuis neuf mois elle monte chaque soir le sentier bordé de houx.

Un soir, elle ne redescendit pas..... Elle était morte sur la mousse, et Celtill avait un fils.

Le chef trouva l'enfant beau, il le nomma Vercingétorix, et il le confia à Divitiac, le druide savant.

Celtill était fort, il était riche, il était généreux, il voulut être roi; mais au lieu d'un manteau de pourpre, les Gaulois lui donnèrent un manteau de flammes.

Alors celui que les hommes appelaient le fils du traître ne fut plus que le chef du clan des monts Dorés, et il grandit solitaire dans la grotte du druide savant.





I

LA VOIX DU CHAMP DE BATAILLE.

Tuez ! tuez !

La Harpe.

Arioviste fuit. Le soleil se couche. César est seul devant sa tente. Écoutez.

CÉSAR.

Savent-ils maintenant pourquoi ils sont morts ?
Non, ils ne le savent pas, même maintenant.
La belle nuit ! Les hommes, pour la nature, sont

moins que les feuilles des arbres ; lorsque les feuilles tombent, le ciel se voile.

UN BLESSÉ GERMAIN.

Les corbeaux ont des ailes rouges, où les Suèves ont passé ! Je vois la table du festin, je vois... Les marguerites sont rouges, où nos chevaux ont brouté...

CÉSAR.

En tête de nos lois, si l'on avait écrit : « La mort n'est qu'une porte qui s'ouvre sur une vie plus belle, » la terre serait à Rome.

Les Cordes d'argent.

Des chariots trainés par des bœufs fatigués s'approchent. Deux cavaliers les précèdent, les connaissez-vous ?

La Harpe.

C'est Impéradorix l'Éduen et Vercingétorix l'Arverne. Écoutez.

CÉSAR.

Où est Arioviste ?

IMPÉRADORIX.

Voici ses chariots ; mais il a pu, lui, traverser le Rhin sur une barque échouée dans les branches d'un saule.

CÉSAR.

Il n'est plus à craindre.
Si tu l'avais pris, j'aurais été heureux, parce qu'à
vingt ans tu aurais déjà eu un nom célèbre.
Ce jeune chef est ton frère ?

IMPÉRADORIX.

Nous nous sommes ouvert une veine sur la coupe,
et nous l'avons bue ; depuis ce jour Vercingétorix est
mon frère.

CÉSAR.

On m'avait dit que le fils de Celtill était un barde,
je vois aujourd'hui qu'il sera aussi un homme. Ton
père a été injustement condamné, Vercingétorix.

VERCINGÉTORIX.

Le passé est passé.

CÉSAR.

Le passé est irréparable ; mais tu ne dois pas souffrir
plus longtemps d'une injustice. Je parlerai de toi
aux chefs.

VERCINGÉTORIX.

Vercingétorix est fier de l'amitié de César.

IMPÉRADORIX.

Permets que nous allions débrider nos chevaux.

*La Harpe.**Écoutez.*

IMPÉRADORIX.

Vercingétorix, tes hommes sont mêlés aux miens, demain nous les séparerons ; il faut que chacun ait sa gloire.

*Les Cordes d'argent.**Ils sont jaloux et avides de commander.**Les Cordes de bronze.**Malheur ! Malheur ! l'homme chauve le sait.*

CÉSAR.

Je serai le conseiller de tous ceux qui voudront monter, et j'aiderai tous ceux qui voudront abattre les têtes trop hautes.

II

Les Cordes d'or.

La lune se lève, blanche. Un souffle agite les peupliers du Rhin. Ce souffle passe tiède sur le champ de bataille, et les veines ouvertes laissent couler une dernière goutte de sang.

La Harpe.

Moïna, la druidesse, se penche sur les cadavres. Écoutez.

MOÏNA.

Ah ! voilà un Romain ! Il n'y a qu'une carcasse de geai pour cent cadavres de vautours.

Les Cordes de bronze.

Malgré son casque et son cimier, qu'il est petit ce Romain !

La Harpe.

La fourmi est faible ; mais la fourmière est puissante. Ar-Braz ! Ar-Braz ! sors du tombeau ; l'heure du danger sonne.

MOÏNA.

Ils parlent la même langue, ils adorent le même Dieu, la terre est vide là-bas, et comme deux taureaux ils se battent, et la louve, les yeux affamés, les regarde.

*Les Cordes d'or.**Ar-Braz ! Ar-Braz ! où es-tu ?*

MOÏNA.

Heureux ceux qui tombent dans leur force, comme des sapins verts sous le vent du Nord !

Ouvrez gaiement vos ailes, âmes des Gaulois ; dans le brouillard, là-bas, vos chevaux de nuages piaffent. Impatients, ils rongent leurs freins. Ils hennissent, entendez-vous ? Partez ; ils sont légers comme l'aigle, forts comme le torrent ; leurs croupes sont comme la prairie, lorsque le printemps l'argente ; leurs crinières sont comme la plaine, lorsque l'automne l'a dorée.

Ouvrez gaiement vos ailes, âmes des Teutons ; dans les rayons de la lune, sur leurs cavales blanches, les Walkyries descendent. Elles vous appellent. Partez ; leurs lèvres ont le parfum des violettes qui se fanent, leurs bras sont comme la vague qui balance les roseaux.

Heureux ceux qui tombent dans leur force !

Partez, âmes des Gaulois ; dans l'étoile verte le

guerrier retrouve son cheval, le barde retrouve sa harpe, et les couples, comme des hirondelles, planent sur le ciel bleu.

Partez, âmes des Teutons ; dans le palais clair les boucliers résonnent, l'hydromel mousse, le sanglier fume sur le plat d'airain, et les filles de l'Aurore dénouent leurs longs cheveux.

Les Cordes d'argent.

Les blessés sont morts.

La Harpe.

César écrit sous sa tente. Regardez.

CÉSAR.

Est-ce le souffle de ma fortune qui a poussé cette barque dans les branches d'un saule ?

III

Les Cordes d'argent.

Où sommes-nous ?

La Harpe.

Au pied du Sancy.

Les Cordes d'argent.

On bride les chevaux, le jeune chef quitte son clan.

La Harpe.

César appelle Vercingétorix son ami, et le jeune chef quitte son clan pour le rejoindre. Il part joyeux; près de César il y a une jeune fille de Narbonne. Elle est belle comme un coucher de soleil, la pupille de César; elle est belle comme un soir de septembre, Praxinoé, la fille de l'allié de Marius.

Les Cordes d'or.

Pendant que l'on bride les chevaux, Vercingétorix rêve sur la lande. Écoutez.

VERCINGÉTORIX.

Sur la bruyère en fleurs, elle sera comme la biche qui écoute; sous les sapins argentés, elle sera comme la chevrette qui attend. Vous fleurirez sous ses pas, violettes. Vous rougirez sous sa main, framboises des bois. Torrent, tu ne mouilleras pas son pied; où elle est née, l'eau est tiède. Souffle de la montagne, tu ne toucheras pas sa joue; où elle est née, la brise est douce.

Les Cordes d'or.

Là, derrière ce menhir, Moïna la druidesse

MOÏNA.

Ar-Braz! Ar-Braz, où es-tu?

VERCINGÉTORIX.

Je veux que tous l'aiment, que toutes l'envient. Je veux qu'elle soit le rameau d'or du chêne qui pousse.

MOÏNA.

Où vas-tu, Vercingétorix?

VERCINGÉTORIX.

Rejoindre César.

MOÏNA.

Tu vas faire cabrer ton cheval devant le sien? Tu vas mesurer ton épée avec la sienne?

VERCINGÉTORIX.

Je vais commander les Gaulois, qui apprendront près de lui l'art de la guerre.

MOÏNA.

Pourquoi montrez-vous au loup le chemin de l'étable? Pourquoi montrez-vous au corbeau le chemin du noyer? Le loup mordra aux jarrets les grands éta-

lons, il mordra au cou les poulains. Le corbeau emportera les noix mûres, et ses petits les mangeront.

VERCINGÉTORIX.

Druidesse, César est l'ami de la Gaule ; il la veut libre et forte. Il veut devant sa tente un jardin fleuri. Il veut donner à la matrone couronnée de tours une sœur couronnée de verveines.

MOÏNA.

J'ai vu des larmes sur le trèfle ! J'ai vu du sang dans la fontaine ! J'ai vu des signes de mort sous les feuilles du pommier !

VERCINGÉTORIX.

Les femmes pleureront, le sang rougira la garde de l'épée, les hommes du passé déchireront leurs joues ; mais le gui poussera vert sur le tronc vigoureux. La Gaule n'est qu'une cépée de chêne ; il faut qu'elle soit un arbre. Que celle qui a arrondi la perle du couchant me donne la sagesse, et tu pourras enfoncer ta faucille dans une écorce saine, et le sanglier pourra, à l'ombre, réunir ses marçassins.

MOÏNA.

Ar-Braz ! Ar-Braz ! où es tu ?

VERCINGÉTORIX.

Bénis-moi, druidesse, je vais forger l'épée d'Ar-Braz.

IV

Les Cordes d'argent.

César a une cour comme un roi.

La Harpe.

*Il a une cour plus belle que celle d'un roi, puisque
Arioviste est venu s'asseoir à sa table.*

Les Cordes d'argent.

*A la table de celui qui ne boit que de l'eau, les vins
passent à pleines coupes.*

La Harpe.

*A la table de celui qui n'aima jamais, trois amours
grandissent autour de Proxinoé, la Gauloise à qui
Marius a appris le latin. L'homme chauve veut que le
sourire de la Narbonnaise sépare à jamais les trois
hommes, qui l'écraseraient s'ils étaient unis.*

Les Cordes d'or.

*Au bas des degrés, Moïna regarde les fenêtres qui
flamboient. Écoutez.*

MOÏNA.

Les druides n'ont plus de foi, les hommes n'ont plus de moelle ! Ar-Braz ! Ar-Braz, où es-tu ?

Les Cordes d'argent.

Les chefs, les sénateurs, les druides, regardent sans voir le fond de leurs coupes.

La Harpe.

César regarde le Germain, l'Éduen et l'Arverne, amoureux tous les trois du rameau d'amandier, dont le vent d'Ionie a parfumé les fleurs.

MOÏNA.

Les femmes n'ont plus de cœur ! Ar-Braz ! Ar-Braz, où es-tu ?

Les Cordes d'argent.

L'Arverne et l'Éduen se querellent. Impéradorix tombe.

La Harpe.

César sourit ; il voit Arioviste donner son anneau à Praxinoé.

MOÏNA.

Ar-Braz ! Ar-Braz, où es-tu ? La Gaule ivre laisse pendre ses deux bras, et ceux qui passent baisent ses mains pâles, et ceux qui désirent rivent des chaînes d'or à ses poignets affaiblis.

Les Cordes d'argent.

César descend les degrés avec Arioviste.

La Harpe.

*Il prend congé de lui. Moïna lui barre le chemin.
Écoutez.*

CÉSAR.

Lorsqu'en allant à sa charrue le laboureur voit l'alouette, c'est un heureux présage.

MOÏNA.

Quel champ laboures-tu?

CÉSAR.

Le champ d'un ami; j'achète à Arioviste des chevaux pour les cavaliers de Vercingétorix.

MOÏNA.

Et pourquoi achètes-tu des chevaux pour mes fils? Tu nous as aidés, nous te payerons; va-t'en, si tu ne veux pas que ta cuirasse se rouille demain sous un dolmen.

CÉSAR.

Mes soldats repassent les Alpes, n'emportant que des blessures de la terre gauloise.

MOÏNA.

Il y a encore de l'or romain au fond de nos lacs ; on les payera. Et toi, que veux-tu ? Rome ? Le sang se paye avec du sang, nous reprendrons Rome et nous te la donnerons. Mais pars ce matin, si tu ne veux pas cette nuit rougir la table de granit.

Les Cordes de bronze.

Tu as entendu, César ? Pourquoi ne la frappes-tu pas ? Tu as peur.

La Harpe.

Il sourit. Prenez garde aux hommes qui sourient sous une insulte. Il appelle un soldat. Écoutez.

CÉSAR.

Suis cette femme et tue-la sans qu'on te voie. Lorsque tu l'auras tuée, tu me chercheras et tu porteras la main à la garde de ton épée. Va.

Ils ont voulu couper le chêne, leur hache s'est brisée ; moi, je n'arracherai que le gui, et le chêne tombera rongé par le ver qui ronge les autres. Belle terre du couchant, j'arracherai ton cœur, mais je ne balafre pas ta joue.

Les Cordes d'argent.

Où va-t-il ?

La Harpe.

Rejoindre Praxinoé.

Les Cordes d'or.

La druidesse est cachée par l'ombre d'un lilas.... Le légionnaire passe.... Il faut des yeux perçants pour suivre l'alouette dans le sillon.

Les Cordes de bronze.

Vercingétorix a porté sous sa tente l'Éduen blessé, il revient, la druidesse va parler, le légionnaire entendra et..... Vercingétorix, pourquoi?...

MOÏNA.

Où vas-tu, Vercingétorix ?

VERCINGÉTORIX.

Prendre congé de César.

MOÏNA.

Au bord du lac bleu que la poussière ne ternit pas, je te dirai comme autrefois les beaux vers du passé, puis tu monteras à cheval, et...

VERCINGÉTORIX.

Oui, tu me diras les beaux vers du passé; je ne suis qu'un barde, et un barde du passé.

MOÏNA.

Ce n'est qu'un barde ! Ar-Braz ! Ar-Braz, où es-tu ? Ta fiancée doit avoir une fraîche couronne, et ma couronne se fane. Viens, je t'attends, comme le perce-neige attend le soleil.

V

La Harpe.

Les esclaves ont emporté les convives endormis, ils ont lavé le pavé de marbre, ils ont mis sur la table des coupes de Corinthe, des fruits et des fleurs. César est seul avec Praxinoé, couchée sur un lit de citronnier incrusté d'é-tain.

PRAXINOÉ.

Tu m'as dit : « Sois aimée d'eux, et tu auras ce que tu rêves. » Ils se sont battus à cause de moi ; donne-moi ce que je rêve.

CÉSAR.

Tu as au doigt un bel anneau. C'est un anneau de fiançailles ?

PRAXINOÉ.

Si je veux ; c'est l'anneau d'Arioviste.

CÉSAR.

Écoute — je me fie à toi, personne ne pouvant te

donner ce que je t'offre — je veux aller à Rome, et j'ai peur que les Gaulois ne m'oublient; il faut que je leur laisse un maître qui soit mon..... ami, et ce maître sera Vercingétorix.

PRAXINOÉ.

Un enfant.

CÉSAR.

Oui! cet enfant, et tu seras sa femme. S'il m'oubliait.... Tu comprends?

PRAXINOÉ.

Oui, je t'avertirais.

CÉSAR.

Le voici. Il est armé! Il ne faut pas qu'il parte.

Les Cordes d'or.

La fille du midi se lève. Ses nattes couleur de cuivre flamboient. Souriante, elle s'avance vers l'Arverne, ses petites dents brillent, ses beaux bras nus s'arrondissent, et, sans parler, elle pose sur ses cheveux le casque aux ailes d'airain.

Les Cordes d'argent.

Pourquoi?

La Harpe.

Écoutez.

PRAXINOÉ.

Est-ce que je ressemble aux vierges qui, sur les champs de bataille, emportent l'âme des braves?

VERCINGÉTORIX.

Les Walkyries sont de pâles violettes, toi, tu es une grappe de troëne.

PRAXINOÉ.

Au premier combat tu me prendras en croupe sur ton grand cheval; tes cavaliers disent que tu es comme le Dieu de la guerre, lorsque ta lourde épée se relève sanglante.

Les Cordes d'argent.

Il ne partira pas.

Les Cordes de bronze.

Prends garde, fils du souffle.

Les Cordes d'or.

Praxinoé est couchée sur le lit de citronnier, et l'ivresse au manteau d'opale sort, rieuse, d'une amphore en terre de Campanie. Elle sort rieuse de la brune amphore, la déesse aux bras caressants; comme des vagues d'or, ses doux cheveux ruissellent sur sa gorge qui s'affaisse, sur ses reins qui ploient.

Les Cordes de bronze.

Le légionnaire s'arrête sur le seuil... Il porte la main à la garde de son épée. Honte éternelle à celui qui a frappé dans l'ombre! Ton piédestal croulera, renard qui as pris la peau du lion!

CÉSAR.

Si tes cavaliers ressemblent à ce soldat, tu auras de bons cavaliers ; ils obéiront et ne penseront pas.

La Harpe.

Vercingétorix n'entend pas César ; il regarde dans son cœur.

Les Cordes de bronze.

L'homme chauve parle à l'oreille de Praxinoé. Écoutez.

CÉSAR.

Il vient de couper le rameau avec lequel tu tresseras ta couronne de reine.

PRAXINOÉ.

Vercingétorix, tes cavaliers disent aussi que tu es un barde, et je n'ai jamais entendu de chants gaulois...

VERCINGÉTORIX.

Nos chants sont comme le brouillard ; ils ne montent que des futaies, ils ne caressent que les bruyères.

PRAXINOÉ.

Et pourquoi ne serais-je pas une branche de bruyère ?

Les Cordes d'or.

Écoutez ; Vercingétorix chante à la fille du midi le poème d'Ar-Braz, celui qu'attendent les Gaulois.

Les Cordes d'argent.

J'ai entendu parler de ce chef qu'amenèrent les Gaëls de la terre d'Asie. Son corps est sous un dolmen du Morbihan, et son âme doit renaître pour donner le monde aux Gaulois.

Les Cordes d'or.

Sa fiancée s'appelait Fleur d'Épine.

La Harpe.

Le front de César se plisse. Il parle bas à un esclave. La poitrine frémissante, Praxinoé écoute.

VERCINGÉTORIX.

Les hommes avaient durci leurs lances, Fleur d'Épine avait mis une couronne de fiancée, les druides avaient levé une pierre, les druidesses avaient arraché l'herbe. Ar-Braz cria : Partons !

Les Cordes d'argent.

Deux almées et une joueuse de flûte !

Les Cordes d'or.

La flûte soupire lentement, lentement, les almées tournent. La déesse des pampres baise au front Vercingétorix. César sourit. La flûte soupire, et lentement, lentement, les almées tournent. César se lève et sort. La flûte soupire, et les bras de Praxinoé retombent sur le lit de citronnier.

.....

Les Cordes de bronze.

Regarde, oh regarde! Sous les lilas, la druidesse meurt.

Les Cordes d'or.

Les fées coupent des fleurs au bord du ruisseau. Écoutez.

MOÏNA.

Où suis-je? Devant mes yeux flotte un pays lumineux.... Oh! les beaux guerriers aux cuirasses d'azur. Ils me sourient..... J'ai froid.

LES FÉES.

Avec le cresson et l'iris nous tissons un linceul pour la druidesse pâle.

MOÏNA.

Que diront ceux qui ont conduit à travers le monde les Gaulois vainqueurs?... Il m'a frappée de son épée.

LES FÉES.

Avec le trèfle et le gui, avec la sauge et la verveine nous tissons un linceul, pour qui? Pour qui?

MOÏNA.

Ar-Braz, où es-tu? L'aigle plane, et l'alouette... J'ai soif!... soif!

LES FÉES.

Avec le cresson et l'iris nous avons tissé un linceul pour la druidesse pâle; mais, pour qui tissons-nous ce linceul embaumé qui flotte comme un rêve?

MOÏNA.

Ils ne sauront plus pourquoi les rameaux verdissent, pourquoi les fleurs se fanent, pourquoi... Ar-Braz! Ar-Braz!... Il est né! Ses yeux sont doux, son front est large, ses reins sont comme un frêne. Vibrez, cordes d'argent; sous son talon la louve hurle... Du sang!... Du sang...! Du sang gaulois!... La mort est la terre féconde où germe l'avenir; vibrez, cordes d'argent, l'enchaîné renaîtra. Pose-toi sur son épieu, alouette des Gaulois, dis-lui...

LES FÉES.

Dors dans ton frais linceul de cresson vert, dors dans ton doux linceul d'iris bleues; avec tes cheveux le chardonneret fera son nid, avec tes lèvres l'abeille fera son miel, avec tes yeux le ruisseau fera des cailloux, de ces jolis cailloux qui brillent. Mais pourquoi avons-nous donc tissé ce linceul embaumé, qui flotte comme un rêve?

L'ÂME.

Vous ne marierez plus les fleurs, vous ne remplirez

plus le bassin des fontaines, vous n'allumerez plus de feux sur les marais, vous ne dresserez plus de pierres pendant deux mille ans ; dormez dans le clair linceul qui flotte comme un rêve.

.

Les Cordes d'or.

La déesse des pampres se penche souriante sur le lit de citronnier. Elle ploie ses larges reins la blonde amie des bardes, et ses cheveux tombent jusqu'à ses pieds, et ils s'écartent comme les cordes d'une harpe. Elle vibre doucement la harpe d'ivoire, et comme un rossignol l'épervier chante, et comme un ruisseau le torrent sauvage serpente, caressant une à une les fleurs du souvenir.

La fille du midi se penche sur l'Arverne. Les yeux du chef ont la couleur des sources dans les bois, des sources sur lesquelles tourne le scarabée d'émeraude.....

La Harpe.

La fauvette avait soif.

VERCINGÉTORIX.

Au soleil d'amour, la pomme mûrit ! Au soleil d'amour, l'épée se trempe !

PRAXINOË.

O mon bien-aimé ! achève le poème de celui qui doit venir.

VERCINGÉTORIX.

Pendant que son sang coulait, il disait : « La mort me donnera un cœur plus large, un sang plus rouge. »
La foule cria : « C'est bien ! »

Lorsque le sang ne coula plus, la foule apporta trois rochers. Sous ces trois rochers elle coucha le chef, puis, à sa droite, elle coucha l'étalon gris. Comme il y avait encore une place, Fleur d'Épine se coucha à la gauche du chef.

Alors les Gaëls virent un char dans les nuages, et dans ce char un homme aux yeux couleur de mer près d'une femme couronnée de violettes et de verveines.

Comment s'appellera Ar-Braz, lorsque ses yeux auront la teinte de ses vagues ? Comment s'appellera Fleur d'Épine, lorsqu'elle aura échangé contre une couronne de druidesse sa couronne de fiancée ?

PRAXINOÉ.

J'ai vu les yeux qui ont la teinte des vagues ;
mais... Que doit savoir une druidesse ?

VERCINGÉTORIX.

Ce que les hommes savaient hier, ce qu'ils sauront demain. Ton baiser a brûlé mes veines !

PRAXINOÉ.

Je ne sais rien.. Te souviendras-tu encore de moi,
lorsque tu aimeras l'autre ?

VERCINGÉTORIX.

Je suis de ceux qui n'aiment qu'une fois.

PRAXINOÉ.

Tes yeux ont la couleur des vagues ; tu es Ar-Braz,
celui qui devait venir.

VERCINGÉTORIX.

Non, mon hirondelle, je ne suis pas Ar-Braz ; Ar-Braz étouffait un cheval en serrant les genoux, il entendait la voix des feuilles, il lisait le livre des nuits. Non, je ne suis pas Ar-Braz ; mais, si tu m'aimes, je serai peut-être son barde.

PRAXINOÉ.

Se souviendra-t-il encore de moi, lorsqu'il aimera la druidesse ?

César m'a dit : « Je veux être le roi de la Gaule ; mais il faut que je me cache derrière quelqu'un, et Vercingétorix est seul assez grand. »

VERCINGÉTORIX.

Il a dit cela ?

PRAXINOÉ.

Je devais être l'espion de César.
Je t'aime maintenant, et...

VERCINGÉTORIX.

Je ne sais pas si tu m'aimes ou si tu aimes celui
qu'on voulait faire roi. Toi-même, tu ne peux pas le
savoir aujourd'hui. Adieu, si tu m'aimes, demain, tu
me rejoindras.

*Les Cordes de bronze.**C'est un homme ; il est parti.**Les Cordes d'argent.*

*Praxinoé ne pleure pas ; elle est verte comme l'herbe.
Que va-t-elle dire à César qui entre ?*

CÉSAR.

Je t'avais promis un royal fiancé, tu l'auras ; Ario-
viste t'attend.

Ah ! tu chantes dans le ciel, alouette, et tu n'en
veux pas descendre ! Je changerai ton sillon en ma-
rais. Entends-tu le fleuve Germain qui rompt ses
digues ?

VI

Les Cordes d'or.

Pourquoi pleures-tu sous les saules, Praxinoé ?

Les Cordes d'argent.

Regardez cette femme couronnée de verveines.

Les Cordes d'or.

Ce n'est pas une femme : les saules la saluent. Ecoutez

CELLE QUI EST COURONNÉE DE VERVEINES.

Sur la couche d'Arioviste brille un anneau dont
l'empreinte est un ordre ; pourquoi pleures-tu ?

PRAXINOÉ.

Sais-tu un gouffre où l'eau tournoie ?

CELLE QUI EST COURONNÉE DE VERVEINES.

Tu aurais froid sur un lit de sable ; les poissons
mangeraient tes yeux, et ton bien-aimé ne te reconnaî-
trait plus, lorsque le flot te jetterait sur l'herbe.

PRAXINOÉ.

Mon bien-aimé ne m'aime plus.

Vois-tu ce feu qui s'allume? Devant on tue des bœufs; quand les bœufs seront rôtis, Arioviste m'appellera, et quand il sera rassasié... Il est le roi.

CELLE QUI EST COURONNÉE DE VERVEINES.

Toi, tu es la fiancée d'Ar-Braz, le chef aux longs cheveux. Prends ma faucille; la gerbe sera rouge, mais le pain sera blanc.

Les Cordes d'or.

Il n'y a plus qu'une lueur qui baigne Praxinoé.

PRAXINOÉ.

Le livre fermé s'ouvre, et mes yeux sont éblouis.

ARIOVISTE.

Pourquoi, au lieu de peigner tes cheveux, t'es-tu enfuie? Je devrais te briser le front d'un coup de hache. Romaine, jette cette faucille.

Les Cordes d'or.

La lune tremble sur le ciel comme une plume de cygne sur un étang des bois.

PRAXINOÉ.

Roi, pourquoi dis-tu à la druidesse qu'elle est Romaine ? Tu ne reconnais donc plus ta sœur ? Tu as donc oublié que mon père a joué dans la même prairie que le tien, qu'il a bu à la même source ? Écoute celle que tu dis Romaine.

Les Cordes d'or.

La lune se couche ; mais la faucille d'or brille comme le croissant céleste.

Praxinoé parla longtemps. Elle parla jusqu'au matin, et les hommes du Nord écoutaient. Ils croyaient traverser les prairies sans collines ; ils croyaient entendre pleurer la mer aux vagues d'opale. La druidesse sait tous leurs noms ; elle a vu tous leurs combats.

La druidesse parla jusqu'au matin, et, lorsque le soleil levant fit pâlir l'éclat de la faucille, les hommes du Nord ployaient le genou, et le vieux roi baisa le bas de sa robe.

VII

Les Cordes d'argent.

Par tous les sentiers les hommes du clan descendent ; pourquoi ? Sur la lande pierreuse, Vercingétorix marche la tête basse ; pourquoi ?

La Harpe.

Il songe à la Narbonnaise.

LA VOIX DE LA LANDE.

L'herbe est verte, le ciel est bleu ; neigez, branches
du pommier ; neigez, rameaux de l'aubépine.

VERCINGÉTORIX.

Lorsque je menais les poulains paître, j'étais heureux.
Comme un lézard gris je dormais au soleil, et la lande
me parlait.

LA VOIX DE LA LANDE.

Viens à l'ombre du pommier, viens à l'ombre du
bouleau. Je t'apprendrai la chanson du grillon, et,
quand tes cheveux seront blancs, les triades tomberont
de tes lèvres comme les fleurs tombent de l'aubépine,
au mois de mai.

VERCINGÉTORIX.

Devant moi la route mène à un pays inconnu ; der-
rière moi les ténèbres s'épaississent sur un passé glo-
rieux. Je serai le dernier homme de ce passé qui
croule ; je serai le dernier barde de ces héros qui ne
renaîtront plus.

.
.

La Harpe.

Le clan est réuni.

VERCINGÉTORIX.

Enfants, écoutez-moi, puis répondez comme des hommes libres doivent répondre.

LE CLAN.

Parle.

VERCINGÉTORIX.

Il y a dans les îles de l'Ouest des hommes qui savent le secret; je vous quitte pour aller apprendre près d'eux les lois divines qui ont fait les peuples heureux et forts.

LE CLAN.

Si ces lois sont divines, elles sont écrites dans ton cœur, et tu n'as pas besoin de nous quitter pour les lire. Reste dans ton clan; tu peux toujours avoir ton grenier plein, du vin dans ton cellier, de la viande à ta poutre. Marie-toi avec une belle fille; monte de bons chevaux; rends la justice; de temps en temps, pour amuser la jeunesse, va dans la plaine brûler un village....

VERCINGÉTORIX.

Le passé s'efface, et le poème des Gaëls n'est pas

encore fait. Quand je reviendrai, je vous dirai ce que j'aurai appris, et vos fils le rediront à leurs fils.

LE CLAN.

Qui nous défendra ?

VERCINGÉTORIX.

Il faut aux moutons un berger pour les défendre ;
les chamois n'en ont pas besoin.

LE CLAN.

Notre sang est rouge ; au lieu de faire revivre les
héros du passé, sois un héros toi-même.

VERCINGÉTORIX.

Gardez votre sang pour Ar-Braz. Attendez l'heure
promise.

Les Cordes d'argent.

Quel est cet homme qui s'arrête essoufflé ?

La Harpe.

C'est un sénateur de Gergovie.

LE SÉNATEUR.

Les Belges menacent les Éduens ; César va mar-
cher contre eux, et il demande votre alliance. Sachant

l'amitié qui lie Vercingétorix à César, nous lui avons promis notre secours et le vôtre.

VERCINGÉTORIX.

J'étais l'ami de César lorsque je le croyais l'ami de la Gaule.

LE SÉNATEUR.

La Gaule!... la Gaule! Tu parles de la Gaule comme en parlait Celtill. Veux-tu être avec nous, ou contre nous?

VERCINGÉTORIX.

Je serai avec les Belges.

LE SÉNATEUR.

Alors nous n'aurons pas besoin de marcher longtemps pour rencontrer l'ennemi.

LE CLAN.

Ils ont oublié le jour où les montagnards entrèrent à Gergovie! Vous voulez nous attaquer, vous? Nos sentiers sont trop raides pour vos jambes cagneuses, marchands de châtaignes. — Descendons clouer à leurs portes ces hiboux qui osent se montrer aux éperviers.

VERCINGÉTORIX.

Restez ici ; moi je pars, parce qu'il le faut.

KENRIK.

Moi aussi, je pars. Je prendrai ma cornemuse blanche, et pas un sonneur de la Gaule ne sonnera plus fort que le sonneur des Arvernes.

LE CLAN.

Nous sommes trop ici pour arrêter les marchands d'en bas ; que les vieux restent et que les jeunes partent. Le veux-tu, père ?

VERCINGÉTORIX.

Oui.

LE CLAN.

C'est dit. Le sanglier des Arvernes ne sort pas sans ses marcassins. Allons boire à ton retour, Vercingétorix, et que la terre soit tiède à ceux qui ne reviendront pas.





I

Les Cordes d'argent.

DANS l'armée Romaine, les Centurions inspectent les fers des piques, les courroies des boucliers, et l'armée belge dort encore ?

La Harpe.

Il ne faut pas longtemps pour brider les chevaux, et devant l'armée belge veillent les cavaliers de Vercingétorix.

VERCINGÉTORIX.

César! César! j'aurais été ton homme si tu l'avais voulu. Si tu l'avais voulu, les Gaulois t'auraient aidé

à conquérir le monde, et avec toi ils n'auraient partagé que la gloire.

Ce n'est pas l'armée romaine que mes chevaux vont heurter la première; c'est l'armée éduenne, l'armée d'Impéadorix, l'armée de mon frère..... Si la volonté du maître n'était pas de mon côté! Si je n'étais qu'un fou rêvant l'impossible! O toi à qui le Créateur a confié la Gaule, parle à mon âme! Lorsque Impéadorix mêla son sang au mien, un rayon de ton char tomba dans la coupe : tu bénissais notre amitié ; et maintenant nous sommes ennemis, et c'est peut-être parce que je suis là qu'il est là-bas.

Les Cordes d'or.

Voici le jour; l'alouette chante.

L'ALOUETTE.

Où campent les Gaëls, sur leurs chariots je chante ;
où sèment les Gaëls, sur les sillons je chante. Écoutez,
Gaëls, écoutez l'alouette.

A ceux qui labourent, je dis : Soyez gais ; tout
grain semé lève. A celles qui lient les gerbes, je dis :
Soyez gaies ; l'amour est un épi plein. Ecoutez,
Gaëls, écoutez l'alouette.

A celui qu'apporta le vent d'Est, je dis aujourd'hui :
Je suis l'oiseau d'Ar-Braz, celui qui renaît
quand la Gaule s'éveille....

La Harpe.

Les trompettes sonnent, les cornes mugissent, les harpes vibrent. Comme une flamme dans la bruyère, l'armée belge se lève. Vercingétorix monte à cheval.

VERCINGÉTORIX.

Oiseau d'Ar-Braz, tu t'es posé sur le bois de ma lance ; tu voleras toujours devant les Gaulois.

Enfants, serrez les genoux !

Les Cordes de bronze.

Sur la plaine ce n'est pas un torrent qui fume, c'est le clan de Vercingétorix.

L'ARMÉE BELGE.

Chant du glaive bleu qui aime la chair ! Chant du glaive bleu !

O glaive ! O grand chef du champ de bataille ! O glaive ! O grand chef !...

Les Cordes d'or.

Sur la colline, les bardes accordent leurs harpes. Deux Walkyries tressent des couronnes de violettes.

II

Les Cordes d'argent.

*Comme la vague sur la roche de granit, l'armée belge
se brise sur les légions. La roche chancelle.....*

La Harpe.

*La roche a chancelé; mais la vague n'est plus qu'une
écume que le vent balaye.*

Les Cordes d'argent.

*Quel est cet escadron serré, dont les chevaux buttent à
chaque pas ?*

Les Cordes de bronze.

*Vous ne voyez donc pas le chef aux yeux glauques ?
Vous ne voyez donc pas briller les ailes d'argent de
l'alouette ? Ce sont les cavaliers de Vercingétorix. Les
chevaux buttent parce que leurs poitrails saignent, parce
qu'ils portent tous un blessé sur leur croupe. Même ceux
qui frappent de loin, les Espagnols, les Numides, n'osent
pas les poursuivre.*

III

La Harpe.

*Le menton dans leurs mains, ils sont accroupis autour
des feux qui fument. De grosses larmes rayent leurs
joues.*

UN BARDE.

La ronce poussera sur l'âtre, le renard creusera son
trou sous le seuil, le hibou nichera sur la poutre :
Du Lug est mort !

Le cheval n'aura plus d'avoine, le bœuf n'aura
plus de foin, le limier n'aura plus d'os : Du Lug est
mort !

La bière ne coulera plus, le lard ne fumera plus, le
miel ne débordera plus : Du Lug est mort !

Le bouclier ne brillera plus, la jeune fille ne rira
plus, la harpe ne chantera plus : Du Lug est mort ! »

VERCINGÉTORIX.

Chefs, pourquoi pleurez-vous ? J'ai traversé le der-

nier la plaine, et j'y ai vu autant de Romains que de Gaulois.

LE BARDE.

L'ortie poussera sur l'âtre, le crapaud fera son trou sous le seuil, la chauve-souris nichera sur la poutre : Du Lug est mort.

VERCINGÉTORIX.

Barde, pourquoi dis-tu : Il est mort ? Est-ce que nous mourons, nous ? Ce n'est pas avec des larmes, c'est avec du sang que l'on arrose nos tombes ; on ne nous pleure pas, on nous venge, pour que nous puissions dire en arrivant là haut : Nos amis sont des braves ! Les bouleaux n'ont donc plus d'écorce, que toutes ces blessures saignent ? Bandez-les, et à cheval !

La Harpe.

Tous, ils se sont levés ; tous, ils ont repris leurs boucliers bosselés ; le soleil de demain verra encore des épées nues.

IV

Les Cordes d'argent.

Les Belges n'ont pas reculé ; jusqu'au dernier ils sont morts, et la Sambre a roulé leurs cadavres. Mais pourquoi trois légions ont-elles conquis tout le pays de la Seine à la Loire ?

La Harpe.

Parce que la langue de l'homme chauve est comme la langue du serpent, parce que la Gaule n'est pas un arbre, mais une cépée, et qu'à chaque scion il a parlé bas. Il a parlé, puis il a passé les Alpes, croyant que le vent d'hiver ne serait pas assez fort pour emporter ses paroles.

V

Les Cordes d'or.

Avec les bourgeons les cœurs s'ouvrent.

La Harpe.

Vercingétorix le sait, et dès que les perce-neige étoi-

lent la montagne, il descend dans la plaine. Il marche droit devant lui — les Romains sont partout —, et chaque soir ses cavaliers ont des têtes à l'arçon de leurs selles. Où il passe, les jeunes filles se pressent sur les seuils, et les jeunes hommes bouclent leurs ceinturons pour que les filles ne disent pas : Nous voudrions être du clan de Vercingétorix.

Les Cordes de bronze.

Les chefs inquiets se consultent. Les centurions et les tribuns les menacent; mais chaque nuit, dans chaque village, une bande se forme, et les sentinelles romaines sont enlevées et les marchands romains sont tués.

Les Cordes d'or.

Des mains rouges ne se lavent pas dans une nuit.

La Harpe.

Vercingétorix le sait, et il marche laissant derrière lui les lieux déserts pleins d'hommes, qui seraient des meurtriers s'ils débouclaient leurs ceinturons. Des courriers sont à cheval, les légions se concentrent, César est prévenu. Il écrit aux chefs : Vos têtes tomberont si ces coupeurs de route ne sont pas cloués aux arbres des chemins. Il écrit cela; mais dans cette vague lueur il devine un incendie.

Les Cordes d'argent.

Aux veillées on parle d'Ar-Braz, celui qui doit revenir.

La Harpe.

Sous un dolmen que la mer ne découvre qu'aux Equinoxes, les os d'Ar-Braz blanchissent entre les os de son cheval et les os de sa fiancée, et chaque printemps la foule se presse pour écouter le souffle qui gronde sous le dolmen, lorsque l'âme du chef vient visiter ses os. Mais depuis vingt-quatre ans on n'entend plus passer l'âme aux larges ailes, et la foule dit : Ar-Braz est né. Voilà pourquoi on parle d'Ar-Braz aux veillées, et les jeunes filles commencent à dire : Les yeux de l'Arverne ont la couleur de l'eau.

VI

Les Cordes d'argent.

Le sang coule du Rhin aux Pyrénées, de l'Océan aux Alpes.

La Harpe.

Depuis longtemps il coule, longtemps encore il coulera. La langue de l'homme chauve est comme la langue du serpent; il parle bas à chaque scion, et la cepée tout entière tombera sous sa hache.

Les Cordes d'or.

Fermons les yeux.

VII

La Harpe.

Vercingétorix est couché sur la falaise blanche. Les Bretons, eux aussi, ont été vaincus par César.

VERCINGÉTORIX.

Mes jambes sont comme celles d'un vieillard ; mon cœur n'a plus la force de remplir mes veines. Pourquoi mon sang n'a-t-il pas coulé jusqu'à la dernière goutte !

KENRIK.

Le ciel est noir aujourd'hui, il sera bleu demain.

VERCINGÉTORIX.

Si j'étais mort, je commanderais peut-être de belles armées dans une Gaule victorieuse... Kenrik, tue-moi.

KENRIK.

Quand tu commanderas, j'obéirai.

VERCINGÉTORIX.

J'ai fait ce que j'ai pu. Ils disaient que j'étais Ar-Braz, et ma main ne peut plus tirer une épée du fourreau. Libérateur promis, j'aurais voulu chanter ta venue et mourir à côté de toi ; si tu n'es pas encore né, fais que je renaisse avec toi !

KENRIK.

Père, retournons aux monts Dores.

VERCINGÉTORIX.

Les loups ont léché leurs blessures, les corbeaux ont mangé leurs yeux, la neige a blanchi leurs os, et ils étaient comme des élans.

KENRIK.

Aujourd'hui ils sont comme des éperviers au-dessus des nuages. La barque nous attend, retournons aux monts Dores.

VERCINGÉTORIX.

Je reviendrais seul ! Non.

KENRIK.

Nous leur dirons : Ham est mort en entraînant dans l'Aisne deux soldats romains ; à Vannes, Luern

s'est fait couper les bras sur le bordage d'une galère; dans l'île de Bretagne, Alain a arrêté une cohorte, et les bardes chantent son nom dans les festins.

VERCINGÉTORIX.

Nous sommes partis mille et nous reviendrons deux !

KENRIK.

Les petits ont grandi. Ceux qui, le jour du départ, nous suivaient avec des sabres de bois, viendront au-devant de nous avec des sabres de bronze; nous aurons encore de quoi faire un bel escadron, et la terre tremblera encore sous les fers de nos chevaux.

VERCINGÉTORIX.

Mon alouette est maintenant une pièce à l'effigie de César.

KENRIK.

Les Druides ont vu Fleur d'Épine; Ar-Braz est né.

VERCINGÉTORIX.

Je ne recule pas, je tombe; mes veines sont vides.

Les Cordes d'or.

Il regarde la mer que le soleil couchant enflamme, les mouettes qui tournoient.

La Harpe.

La brise vient de la terre, elle a passé sur les meulons de foins, sur les aubépines en fleur, sur les pins dont la résine commence à perler; la poitrine de l'Arverne se gonfle, ses joues blêmes se colorent.

VERCINGÉTORIX.

J'ai encore du sang! Partons, Kenrik; il faut lutter jusqu'à la mort.

KENRIK.

Quand vous entendrez l'alouette, l'alouette des Arvernes, vous pourrez semer, et le corbeau ne viendra pas manger vos semailles; au lieu de plumes, à ses ailes, notre alouette a des épis, des épis qui brûlent.

VIII

Les Cordes d'argent.

La voile de cuir monte sur le mât de sapin, la barque plonge son avant dans l'écume.

KENRIK.

Au lieu de plumes, à son cou, notre alouette a des

épées, des épées qui mordent ! Quand vous entendrez l'alouette, l'alouette des Arvernes, vous pourrez tirer le vin : le loup ne viendra pas sauter sur la table.

VERCINGÉTORIX.

J'ai fait ce que j'ai pu, mais on est faible lorsqu'on n'est pas aimé. L'amour est le flambeau de l'âme : s'il s'éteint, tout est ténèbres ; on perd sa route, et on ne peut plus écarter les autres du précipice.

Les Cordes d'or.

La lune passe sur le ciel, comme une larme sur des yeux bleus. Une ondine met la main sur le bordage de la barque. Ses longs cheveux brillent, et, comme d'un écrin qui s'ouvre, des perles tombent de ses seins.

L'ONDINE.

J'ai pour celui que j'aimerais un palais de saphir, un palais clair aux murs fleuris, un palais où le temps n'a pas de rides, où la coupe n'a pas de lie. Barde à la lourde épée, viens reposer ta tête sur mon sein, il te bercera comme la vague berce le cygne au fond des bois. Viens, je te mènerai dans les grottes sonores, où vibre la harpe des flots. Viens, je te mènerai dans l'île sans hivers, qui flotte comme un rêve, où l'Océan touche aux cieux.

VERCINGÉTORIX.

Celle que j'aime n'a plus qu'une cabane sans toit,
son sein déchiré saigne. Celle que j'aime, je ne la
désire pas, et je mourrai content et fier si mes yeux,
en se fermant, voient un sourire sur ses lèvres.

Les Cordes d'or.

*Si vous n'écoutez qu'avec vos oreilles, vous ne com-
prendrez pas. Écoutez avec votre cœur, et la divine dé-
laissée écartera le voile.*

IX

Les Cordes d'argent.

*Pourquoi, comme une femme, Praxinoé pleure-t-elle
au bord du Rhin?*

*Ce n'est pas la druidesse, c'est la femme d'hier qui
pleure. Écoute, et tu comprendras.*

PRAXINOÉ.

Où la vague azurée caresse le tronc luisant des

lauriers verts, les fleurs ont un parfum qui grise, les fruits ont la couleur de l'or.....

Dans les plaines émaillées d'iris passaient les chevaux des Gaëls, lorsque Ar-Braz était chef. Ar-Braz était un chef; mais lorsque les taureaux sommeillaient, il chantait à Fleur d'Épine ce que disent les arbres, ce qu'écrivent les étoiles sur les nuits d'été.....

Où les raisins mûrissent, le vent est un baiser de la bonne déesse, un baiser qui rougit les lèvres. Ici le brouillard cache le soleil.... Ici on ne vit pas, on rêve.....

La vie est éternelle; aujourd'hui ne dure qu'une heure, mais demain ne finira pas. Après le triste rêve l'âme dort un moment, puis, reposée, s'éveille.....

Je voudrais, comme l'hirondelle, bâtir un nid dans la frise de marbre d'un temple, au fond du golfe. Je voudrais, comme la colombe, bâtir un nid sur un cyprès

La foudre abat les frises de marbre, le vent brise les cyprès : je bâtirai mon nid dans l'azur immobile, où les étoiles s'arrondissent comme les perles dans la mer. Ar-Braz, arrête ton char de nuages : mon âme impatiente bat des ailes... Je vais te rejoindre.....

Tu es mort seul, mon bien aimé! Tu es mort; je n'entends plus ta harpe, je ne vois plus briller ton épée. Il est mort sous le timon, le fier coursier, parce que je n'ai pas voulu atteler près de lui l'auroch aux

flancs boueux. Tu es mort, mon beau cerf, et la forêt étrangère seule a chanté ton dernier combat.

La Harpe.

Vercingétorix a serré sur sa tunique bleue la ceinture verte des bardes ; il va le long des champs, il entre dans le cercle des veillées, il se glisse dans la tente de ceux à la solde de César.

Le poète est toujours écouté lorsqu'il parle de la liberté aux esclaves, de la gloire aux vaincus, et s'il parle à voix basse, tous l'entendent. La Gaule a entendu ; silencieusement les épées se forgent, et les jeunes filles disent : Les yeux du barde ont la couleur de l'eau.

Un seul n'a pas aiguisé son épée.

Les Cordes de bronze.

Le barde ne s'assoit plus sous la poutre des cabanes, le front plissé il marche vers le Nord. Les forêts lui ont dit : Ar-Braz est né. Les landes lui ont dit : Ar-Braz est né. Mais il ne l'a pas trouvé sur la terre gauloise, et il marche le front plissé, parce qu'il n'aurait pas voulu qu'Ar-Braz fût un Suève.

Les flots du Rhin battent les jarrets de son cheval.

VERCINGÉTORIX.

Fleuve gaulois, me reconnais-tu ? N'entraîne pas mon cheval : je suis celui qui chante pour que des Dieux impurs ne se baignent pas dans tes eaux.

PRAXINOÉ.

C'est lui ! Il brille comme la colline après l'orage.
Il n'est pas mort ! Chantez, feuilles du bouleau ;
feuilles du houx, chantez. Pommier à la cime fleurie,
laisse tomber tes pommes ; sanglier, appelle tes mar-
cassins : il n'est pas mort ! — César, l'alouette n'est
pas descendue du ciel, et tu n'as pas changé son sil-
lon en marais ! César, si le fleuve germain rompait
ses digues, c'est toi qu'il noierait. — Chantez, feuilles
du bouleau ; feuilles du houx, chantez !
Je suis là, mon chevreuil.

VERCINGÉTORIX.

Ame de la Gaule, parle sur mes lèvres, mets la main
du Suève dans la main du Gaulois. Tu n'as pas voulu
faire naître le sauveur dans nos clans vaincus ; tu as
voulu faire pousser le fruit sur une branche vierge :
mets sur mes lèvres du miel pour l'ours sauvage. Il
fallait aux Gaëls une lourde épée, l'épée du Germain
vaincra ; mais, après la victoire, anime les cordes de
ma harpe, pour que je puisse apprendre au vainqueur
la douce langue des Gaulois.

X

La Harpe.

Les Germains se pressent autour du barde étranger.

VERCINGÉTORIX.

La nuit fermait ses ailes, et la fille des flots égrenait en riant son collier — l'Aurore sourit quand, sur l'herbe altérée, son talon n'essuie ni larmes ni sang. — Ce n'est pas le tonnerre qui gronde; c'est l'acier qui sonne sous le marteau, c'est une épée qu'on forge, là-bas, au couchant!

L'Aurore s'endormit sous deux frênes pareils, dont les branches feuillues s'enlaçaient dans l'azur; le Maître se pencha sur son trône de nuées, et l'un des frênes fut le premier des hommes..... Ce n'est pas l'éclair qui brille; c'est l'épée qui flamboie sous le ciseau, c'est un mot gravé sur la lame, là-bas, au couchant!

L'un des frênes fut le premier des hommes, l'autre fut la première des femmes, et le premier couple des Purs fut créé, sur la plage, au soleil, pendant que

l'Aurore dormait.... Ce n'est pas le tonnerre qui gronde; c'est le mot qui parle sur l'acier, c'est un cri qui s'envole, là-bas, au couchant!

Nous sommes un arbre feuillu : voilà pourquoi les bourgeons sèchent quand on arrache l'écorce, voilà pourquoi l'écorce sèche quand on arrache les bourgeons..... Ce n'est pas l'éclair qui brille; c'est le mot qui allume un feu, là bas, au couchant, le feu qui appelle les braves!

Fils de Teuth, allumeras-tu ta gâtée au feu des Gaulois?

ARIOVISTE.

La druidesse dort sous les cornes de mes taureaux, et mes taureaux baissent la tête quand sonnent les clairons romains. La terre est notre domaine : quand nous voulons de l'herbe fraîche, nous marchons et on recule. Je suis le chef des Purs; je défendrai ta terre, parce qu'elle est mienne.

XI

La Harpe.

*Les cent tribus des Suèves avaient attelé leurs chariots;
à la voix de la druidesse, ils s'arrêtent.*

VERCINGÉTORIX.

Pourquoi les arrêtes-tu ? ce ne sont pas des étrangers.

PRAXINOÉ.

Écoute.

LA VOIX DE LA TERRE G'ULOISE.

Sous les pieds de ma druidesse les jacinthes bleuisent. Son regard fleurit les pommiers, son haleine mûrit les grappes. Ma druidesse est le milieu d'un jour d'été ; l'âme germaine est pâle comme l'aube d'un matin neigeux !

VERCINGÉTORIX.

Nos blessures se touchent !

PRAXINOÉ.

L'épi de blé sauvage n'est pas un épi de froment. Mes fils ont de grands fronts, mes filles ont la voix douce, les Gaulois ne sont plus des Germains.

VERCINGÉTORIX.

Ar-Braz ! Ar-Braz, où es-tu ?

PRAXINOÉ.

La gerbe sera rouge ; mais le pain sera blanc.

XII

Les Cordes de bronze.

*Dans la forêt des Carnutes l'Esprit parle sous les
chênes.*

LES BARDES.

O toi qui n'as pas de nom, toi dont le trône est
immobile au-dessus des astres errants, élargis nos
cœurs et durcis nos bras! Fais jaillir l'éclair de la
sombre nuit; que la foudre retrempe l'épée des Gau-
lois!

Les Cordes d'argent.

Praxinoé paraît sous le dolmen.

LES BARDES.

L'âme de Fleur d'Épine, la fiancée aux bras
blancs!

LES DRUIDES.

La faucille d'or est sortie des flots, la ceinture étoi-
lée est tombée du ciel.

LES CHEFS.

Lorsque l'âme d'Ar-Braz aura un corps, l'épée de la Gaule brillera comme l'éclair.

PRAXINOÉ.

La lune tremblait sur le ciel comme une plume de cygne sur un étang des bois et Koridwoen m'a parlé. Elle a dit : Les clans sont comme un troupeau sans berger, la louve les mangera, la louve les mangera un à un, s'ils ne se donnent un chef dont la tête soit assez haute pour les compter tous.

LES CHEFS.

Dans un champ de blé l'épi qui dépasse les autres est un épi vide. Qui nous fera connaître l'homme plus grand que nous ?

LES DRUIDES.

L'âme d'Ar-Braz a-t-elle un corps ?

PRAXINOÉ.

Il a conduit son char dans les plaines du ciel, celui qui sait ce que les hommes ne savent pas. Quel est celui dont le cœur a été assez large pour toutes vos colères ? Quel est celui qui vous a dit hier : Aiguisez les épées ! Quel est celui qui vous a dit aujourd'hui : Les épées coupent, tirez-les !

LA FOULE.

Vercingétorix !

PRAXINOÉ.

Quel est celui qui a dit tout haut ce que vous n'osiez dire à vos femmes, quand elles songeaient entre vos bras ?

LA FOULE.

Chant du glaive bleu, qui aime la chair ! Chant du glaive bleu !

DIVITIAC.

Les vieillards n'ont plus de fils, les enfants n'ont plus de père, la guerre est chose mauvaise.

LES BARDES.

L'épée est le soc qui trace le sillon de l'avenir. C'est l'épée qui coupe les ronces du chemin. C'est l'épée qui taille la vigne dont le vin doit donner la force et la gaieté, l'amour et la sagesse.

LA FOULE.

Qu'elle brille, l'épée d'Ar-Braz !

PRAXINOÉ.

Alors un papillon se posa sur les lèvres pâlies

d'Ida, Ar-Braz était descendu de son char de nuages..... Comment s'appellera Ar-Braz, quand ses yeux auront la teinte des vagues ?

LA FOULE.

Vercingétorix !

LES BARDES.

Vautour, aiguise ton bec ; loups, aiguisez vos dents : l'épée va passer sur les hommes comme la faux sur les sillons.

PRAXINOÉ.

Levez-vous, moissonneurs ! La gerbe sera rouge ; mais le pain sera blanc.

LES DRUIDES.

Vercingétorix est celui qui devait venir.

LA FOULE.

O glaive ! ô grand chef du champ de bataille ! O glaive ! ô grand chef !

PRAXINOÉ.

Vous marcherez lorsqu'il le dira, vous vous arrêterez lorsqu'il le dira !

LA FOULE.

C'est juré !

PRAXINOÉ.

Que les fils des parjures pâlissent devant un bouclier ! Que leurs filles se vendent !

LA FOULE.

Roi de la guerre, tire l'épée.

VERCINGÉTORIX.

Je ne la remettrai pas au fourreau tant qu'il y aura un étranger en Gaule, et le jour où je l'essuierai je la briserai devant vous.





I

Les Cordes d'argent.

Les nuages pèsent sur les pics, le vent gronde dans les gorges, l'eau du torrent noircit, un cavalier presse son cheval fatigué. Où va ce cavalier qui regarde derrière lui?

La Harpe.

il va dire à César les noms de ceux qui ont chanté la ronde du glaive.

LA VOIX DU GLACIER.

Impératorix, ne va pas plus loin!

LA VOIX DES SAPINS.

Impéradorix, ne va pas plus loin !

LA VOIX DE L'HERBE.

Impéradorix, ne va pas plus loin !

Les Cordes de bronze.

Il n'a pas entendu ; mais son cheval a entendu, il se cabre. Impéradorix tombe dans les ronces.

Comme des serpents les ronces s'allongent ; comme des serpents elles enlacent le chef des Éduens.

LA VOIX DES RONCES.

Tu n'iras pas plus loin.

IMPÉRADORIX.

On dirait que ces ronces me lient.

Les Cordes d'or.

Une grande voix parle sur les sommets. Écoutez.

LA GRANDE VOIX.

Laissez passer le traître ; il fait toujours ce qu'il veut empêcher.

La Harpe.

*Le soleil resplendit sur le glacier, la brise chante dans les sapins, le torrent irise les rochers de son lit, les ronces dénouent leurs bras, Impéradorix se relève.
Il n'a rien entendu.*

II

La Harpe.

Voyez-vous l'armée gauloise qui remonte la Loire? A chaque ville, à chaque village, à chaque cabane, elle s'allonge. Voyez-vous Vercingétorix au milieu des chefs couverts d'armes étincelantes? Comme les Gaulois du passé, il ne porte ni casque ni cuirasse.

L'armée s'allonge. A chaque pas une file s'ajoute aux escadrons, un chariot s'ajoute aux bagages, un troupeau s'ajoute aux troupeaux. Ce n'est pas une armée, c'est un peuple qui marche. Sur une cavale blanche, Praxinoé galope une torche à la main; elle met le feu aux villes, aux cabanes, aux moissons, aux forêts. Avant que César ne soit prévenu, l'armée romaine sera morte de faim sur un lit de cendres.

Les Cordes d'argent.

Praxinoé s'arrête. Pourquoi ?

La Harpe.

Écoutez.

UN BERGER SUR UNE COLLINE.

Hier, au coucher du soleil, César a traversé l'Allier.

PRAXINOÉ.

Vercingétorix, entends-tu ? Il y avait un traître dans la clairière sacrée.

VERCINGÉTORIX.

Nous vaincrons ; notre cause est juste.

Les Cordes d'or.

Sur cette cavale blanche, ce n'est pas une femme qui passe les cheveux épars, c'est l'âme indomptée de la vieille Gaule, l'âme profonde et sombre comme une futaie.

III

La Harpe.

La nuit tombe, l'armée s'arrête. Les fronts sont soucieux.

César a traversé l'Allier; les Bituriges et les Arvernes songent à leurs enfants qui sont entre eux et l'ennemi. Ils songent appuyés contre les blocs de granit d'un long serpent de pierres levées.

UNE VOIX.

Prions Teutatès!

L'ARMÉE.

Prions Teutatès!

La Harpe.

Vercingétorix passe la main sur son front.

Les Cordes d'or.

Comme la mouette dans son nid d'écume, la druidesse sommeille dans la crinière argentée de la cavale aux sabots rouges. Elle s'éveille

PRAXINOÉ.

Prions Teutatès!

*Les Cordes de bronze.**Elle saute sur la bruyère. Elle lève sa hache. La cavale tombe la gorge ouverte. L'armée s'agenouille.....*

L'ARMÉE.

Que dit le cœur?

*Les Cordes de bronze.**La druidesse arrache le cœur; mais le cœur ne tressaille pas.*

L'ARMÉE.

Prions Teutatès!

*La Harpe.**Vercingétorix pâlit; un prisonnier tombe sous le couteau de la druidesse. Le cœur fumant ne tressaille pas.*

L'ARMÉE.

Prions Teutatès!

VERCINGÉTORIX.

Pourquoi celui qui créa la vie aimerait-il l'odeur du sang?

PRAXINOÉ.

Le passé...

VERCINGÉTORIX.

Le passé est la nuit, l'avenir est l'aurore. S'il faut encore qu'un homme tombe sous ton couteau, je serai cet homme.

PRAXINOÉ.

Ne dis pas cela! Lorsque la voix parle, il faut obéir.

VERCINGÉTORIX.

Si la voix parle, tu obéiras; je suis un homme comme celui que tu as tué.

L'ARMÉE.

Prions Teutatès!

PRAXINOÉ.

Tu entends!

LES BARDES.

Prions Teutatès!

LES DRUIDES.

Prions Teutatès!

La Harpe.

Les prisonniers tremblent. Vercingétorix monte sur l'autel de gazon.

VERCINGÉTORIX.

On n'immole pas à Teutatès une victime tremblante, mais un homme libre qui s'offre librement. Druidesse, cherche dans mon cœur le secret de l'avenir.

Les Cordes de bronze.

Il se couche sur l'autel, les bras en croix. Les harpes frémissent..... Le couteau s'échappe de la main de Praxinoé.

VERCINGÉTORIX.

Frappe, mon cœur te dira si le sang plaît au Créateur.

LA FOULE.

Le couteau a glissé des mains de la druidesse; le Dieu ne veut pas de toi.

La Harpe.

Vercingétorix se lève. Il ramasse le couteau.

VERCINGÉTORIX.

Un couteau peut tomber de la main d'une femme

si le dieu ne veut plus de sang, il brisera le couteau
sur ma poitrine.

Les Cordes d'argent.

Le sang jaillit.

Les Cordes de bronze.

*Ce n'est pas le sang du chef qui jaillit. La fille de
Koridwen s'était levée, et le manche de jade brille entre
ses épaules.*

PRAXINOÉ.

Que le sang ne coule plus sur l'autel !

Les Cordes d'or.

*Ce n'est pas une druidesse qui est morte, c'est la foi
du passé.*

IV

La Harpe.

*Vercingétorix songe les mains croisées sur le pommeau
de sa lourde épée.*

Les Cordes d'or.

Dans l'étoile des Gaëls, dans l'île verte de l'océan des

*cieux, les druidesses du passé chantent sous le pommier
fleuri. Écoutez.*

LES DRUIDESSES DU PASSÉ.

Devant le soleil la lune pâlit; chantons, le jour se
lève.

VERCINGÉTORIX.

Tu étais belle, ô ma bien-aimée; tu étais comme
l'heure où les étoiles blanchissent, et je t'ai tuée!

LES DRUIDESSES DU PASSÉ.

Devant le soleil la lune pâlit; au souffle du matin
la voile se soulève! L'avenir lumineux ouvre ses larges
ailes; chantons le jour promis.

L'ÂME QUI VIENT DE S'ENVOLER.

Le cercle du passé se ferme, le temps de la Gaule
est fini; on n'entendra plus chanter l'alouette du cou-
chant. O maître! quand les races dormaient dans ton
sein comme le fruit dans le bourgeon, tu m'as dit :
Ame des Gaëls, tu es la fille de mon cœur; tu por-
teras toujours dans ta main le flambeau de la vérité,
et quand la terre, comme une rose, embaumera les
cieux; la terre sera à tes fils.

Le temps de la Gaule est fini ; comment mes fils
appelleront-ils demain l'alouette divine ?

LA VOIX DU CRÉATEUR.

Ils l'appelleront la Liberté !

V

La Harpe.

*Les Gaulois livrent de nombreuses batailles. Ils sont
tantôt vainqueurs, tantôt vaincus.*

Les Cordes d'or.

Pourquoi, puisque leur cause est juste ?

Les Cordes de bronze.

La mort est la terre féconde où germe l'avenir.

Les Cordes d'or.

*Les Romains fuient devant Gergovie comme la fumée
sous le vent d'automne. Au souffle des chevaux gau-
lois, les légions se tordent... Ils jettent leurs aigles!..*

Oh la belle rosée ! que demain l'herbe sera verte ! Le soleil se couche, le ciel est noir. Étoiles, pourquoi n'ouvrez-vous pas vos yeux ? Aujourd'hui vous verriez des rochers de corail !

Voyez le père ! Ce n'est pas une épée qu'il tient à la main, c'est une roue de feu. La roue est lourde ; regardez l'ornière. Qu'il est beau ! Sous son genou l'étalon crie.

Il s'arrête, l'étalon blanc. Il balance lentement sa tête énorme. Il tremble. Il tombe. Il est mort.

VERCINGÉTORIX.

Tu étais un brave cheval ; je ne monterai que toi là-haut. — Sonne la retraite, Kenrik ; nos chevaux sont las. — Ils ont abandonné leurs machines, ils ont jeté leurs enseignes : ils sont vaincus. Aujourd'hui ils fuient, demain ils mourront.

VI

La Harpe.

L'armée romaine flotte comme une galère dont les rames sont brisées. Elle gémit sous le choc des vagues aux crêtes blondes, elle laisse dans son sillage des cohortes écrasées. L'Allier débordé l'arrête depuis trois jours.

CÉSAR.

Si ce qu'enseignent leurs druides était vrai!... Si les nations avaient une âme, une âme indomptable, une âme éternelle qui se rit des conquérants!...

Les Cordes d'argent.

Un centurion sans armes, épuisé, s'approche.

LE CENTURION.

Salut, César! Labiénus n'a pas osé me donner une lettre; il m'envoie demander des renforts.

CÉSAR.

Des renforts?

LE CENTURION.

Nous étions aux bords de la Seine, en face de l'île des Parisis, lorsque la nouvelle de l'affaire de Gergovie arriva aux pays du Nord. Elle vola rapide comme la foudre; nous savions au coucher du soleil ce qui s'était passé à son lever. Alors les Gaulois se soulevèrent tous, et maintenant Labiénus est bloqué entre la Seine et les Parisis. Ils ont brûlé les ponts, et quand je partais on annonçait l'armée des Belges.

CÉSAR.

Tu repartiras cette nuit. Va! — Aller au-devant de

Labiéus ! Je n'ose même pas l'attendre. — Il m'a vaincu, moi l'invincible ! Je croyais être au-dessus de l'amour, au-dessus de l'amitié, au-dessus de la haine ; je n'avais jamais été vaincu..... Je donnerais la moitié de ce que je veux pour le tenir vivant.

UNE VEDETTE.

La cavalerie gauloise !

VII

La Harpe.

Les dernières solives des ponts brûlent. Vercingétorix parle aux chefs. Écoutez.

VERCINGÉTORIX.

Il faut le suivre nuit et jour et ne charger que son arrière-garde. Nous passerons l'Allier demain lorsqu'il lèvera le camp.

LE PORTEUR D'ENSEIGNE.

Père, nous dressons ta tente ici ?

VERCINGÉTORIX.

Non, ce vallon est trop vert; je camperai sur le sable avec les cavaliers. Si je dressais ma tente ici, il n'y aurait plus demain ni une feuille ni un brin d'herbe. La guerre ne tue pas que les hommes.

KENRIK.

Le soc a écrasé les fleurs de la lande, mais la moisson sera belle.

VERCINGÉTORIX.

Tant que les épis ne fument pas sur l'aire, le laboureur tremble. Je voudrais être au soir de la moisson.

KENRIK.

Au hennissement du cheval gaulois la louve fuit sans oser regarder en arrière; demain elle tombera sans souffle, et l'étalon aux crins d'argent la broiera sous ses sabots.

VERCINGÉTORIX.

Qui veut porter un message à Arioviste ?

KENRIK.

Quand le limier saignant tient le cerf à la gorge, le

chien qui s'était caché dans le buisson arrive le poil hérissé; il mord la bête morte, et on lui donne sa part de curée parce qu'on croit qu'il a aidé le limier courageux. Tu n'as pas besoin d'Arioviste.

VERCINGÉTORIX.

Plus nous serons nombreux, moins la lutte sera sanglante.

UN CHEF.

Heureux ceux qui tombent dans leur force comme des sapins verts sous le vent du Nord !

VERCINGÉTORIX.

S'il n'est pas avec nous, il sera avec César.

UN CHEF.

Alors nous n'aurons pas besoin de monter deux fois à cheval. La chasse sera belle; nous rapporterons une louve et un ours.

VERCINGÉTORIX.

Les forêts germaines ont abrité les druides proscrits.

UN DRUIDE.

Le Germain n'est encore qu'un épi de blé sauvage; ne le mêle pas au froment.

VERCINGÉTORIX.

Vous avez voulu ce que je n'osais pas vouloir; vous êtes plus braves que moi. Nous vaincrons, enfants.

KENRIK.

Au lieu de plumes, à ses ailes notre alouette a des épieux, des épieux qui brûlent !

VIII

La Harpe.

Au milieu du combat, Arioviste s'est joint à César vaincu et les Gaulois ont reculé jusque dans Alise. Beaucoup sont restés sur le champ de bataille. Il y en a beaucoup. Il y a autant de Romains que de Gaulois, autant de Germains que de Gaulois.

La terre ne boit plus le sang, les ruisseaux ne coulent plus. Les corbeaux, repus par six ans de carnage, attendent pour s'abattre que les joues verdissent; les loups gras ont léché les plaies vives et se sont couchés le museau sur leurs pattes.

Les vainqueurs ont suivi les vaincus ; on ne voit pas de feux sur les hauteurs, on ne voit pas de maraudeurs dans les vallons, on n'entend pas pleurer des harpes, on n'entend pas des trompettes sonner la retraite. Le silence est partout ; les blessures étaient mortelles, et dans le sol labouré par les fers de chevaux les grillons sont écrasés.

Les Cordes d'argent.

Un blessé remue. Est-ce un Gaulois, est-ce un Germain ?

La Harpe.

C'est un Gaulois.

Les Cordes de bronze.

*Pourquoi la Walkyrie ne prend-elle pas son âme ?
Vierge aux bras caressants, un brave t'appelle.*

LA WALKYRIE.

Je n'emporte pas l'âme des traîtres. Que la terre le prenne.

Les Cordes d'or.

Comme le duvet du chardon, le vent emporte les vierges.

IMPÉRADORIX.

Terre gauloise, prends-moi tout entier ; que mon

âme, ombre maudite, n'aille pas hurler sur les récifs de la mer sans rivages. Fais de mon âme une ortie au bord d'un chemin, que tous les pieds la foulent ; mais qu'elle puisse renaître un jour pour laver sa tache.

LA TERRE.

Je ne veux pas de tes os.

IMPÉRADORIX.

Vercingétorix ! Vercingétorix !

Les Cordes d'argent.

Dans le ciel noir un cercle s'éclaire, au milieu plane une forme blonde à la robe étoilée. Elle touche la terre, elle se penche sur le mourant. C'est Praxinoé ; mais sa poitrine est plus large, mais son front est plus haut, mais ses yeux sont plus fiers. Écoutez.

LA FORME BLONDE.

Il t'aurait pardonné ; viens !

IX

Les Cordes d'argent.

Que regarde Luern, le porteur d'enseigne ?

La Harpe.

*Il regarde dans le fossé ceux qu'on a chassés d'Alise
parce qu'ils mangeaient et ne pouvaient combattre.*

Les blessés se plaignent. Écoutez.

UN BLESSÉ.

De l'eau !

LUERN.

Il faudra nous faire tuer aujourd'hui ; demain nous
aurions trop soif.

Les Cordes d'argent.

Un scorpion lance un trait. Luern chancelle.

Les Cordes de bronze.

Il est mort ; mais il a arraché le trait de sa blessure et

il l'a lancé à l'ennemi. Heureux ceux qui tombent dans leur force, comme des sapins verts sous le vent du Nord !

UN VIEILLARD.

C'est ainsi que mouraient les hommes d'autrefois.

VERCINGÉTORIX.

Ils étaient jeunes, ils étaient forts, et je les ai fait tuer tous ! La forêt n'a plus de grands arbres.

UN BLESSÉ.

Oh ! les beaux raisins !

KENRIK.

Chant du glaive bleu qui aime la chair ! Chant du glaive bleu !

LA FOULE.

O glaive ! ô grand chef du champ de bataille
O glaive ! ô grand chef !

VERCINGÉTORIX.

Ma belle armée est morte ! — Luern, tu avais laissé sur la colline où les abeilles bourdonnent une hirondelle joyeuse ; elle t'attend, et tu es mort.

KENRIK.

Que l'arc-en-ciel brille à ta pointe, maître des batailles !

LA FOULE.

Que l'arc-en-ciel brille à ta pointe !

VERCINGÉTORIX.

Ils étaient si braves, et ils ont été vaincus... C'est ma faute ! Jetez-moi votre sang à la joue.

UN BLESSÉ.

Vercingétorix, que ton nom soit béni !

LA FOULE.

Nous avons juré de mourir avec toi, nous l'avons juré de notre plein gré ; que ton nom soit béni !

UN DRUIDE.

Faisons à la Gaule de belles funérailles. Tuons-nous tous.

LA FOULE.

Oui.

VERCINGÉTORIX.

Enfants, dans une heure vous aurez de l'eau ; dans une heure vous serez libres.

LA FOULE.

Mais...

VERCINGÉTORIX.

Vous avez juré d'obéir jusqu'à la mort, obéissez.
Montez sur le rempart, et que personne ne me suive.

X

La Harpe.

La Gaule est morte !

Les Cordes d'or.

Écoutez l'alouette.

L'ALOUETTE.

Il est fou celui qui tresse une cage pour l'oiseau
aimé du soleil, pour l'alouette des Gaulois !

Il est fou celui qui croit que le bruit de la trompette
peut couvrir son chant !

Il est fou celui qui croit l'alouette morte parce qu'il ne l'entend plus !

Lorsque l'alouette ne chante plus sur le sillon, elle écoute dans le ciel bleu la voix du Puissant ; et dès qu'une harpe frémit, elle descend avec des mots nouveaux qui font pâlir les maîtres et trembler les armées.

Il est fou celui qui croit l'alouette morte parce qu'il ne l'entend plus. Qu'une harpe frémit, et l'alouette dira au barde le mot qui fera pâlir le maître, qui fera trembler les armées.

XI

Les Cordes d'argent.

*Les cheveux de ce vieillard sont blancs comme la neige.
Des enfants jouent à ses pieds. Quel est ce fou ?*

La Harpe.

Il n'a vieilli que de six ans et vous ne le reconnaissez pas ? C'est Kenrik.

KENRIK.

J'étais honoré du temps que j'étais barde, j'étais

honoré de tous les hommes. Dès mon entrée chez les chefs on entendait la fouie pousser des cris de joie, sitôt que ma harpe chantait, des arbres tombait l'or rouge. Maintenant... Dors, dors, mon enfant, dors... O fille du roi, tu es belle comme la rosée du matin. Le jour levant est ravi lorsqu'il te regarde; ne le sais-tu pas? Dors... Dormez, enfants; voilà des cerises.

UN PETIT GARÇON.

Grand-père, dis-nous une histoire.

KENRIK.

Sur Vercingétorix.

UNE PETITE FILLE.

Il m'a embrassée, moi, avant de partir pour la guerre; maman me l'a dit.

LE VIEILLARD.

Bien loin, bien loin, du côté du soleil levant, il y a des montagnes comme chez nous, et dans ces montagnes une ville entourée de murs. Elle était plus grande que Gergovie, et on l'appelait Alise. Il y aura six ans à l'automne, nous y étions avec Vercingétorix; il faisait chaud cette année-là, et nous n'avions plus à boire.

KENRIK.

Nous n'avions plus à boire.

LE VIEILLARD.

Voyez-vous, petits, si vous êtes là, à manger des cerises, c'est à Vercingétorix que vous le devez. Il a donné sa vie en échange de la vôtre ; ne l'oubliez pas, et le jour où vous pourrez tuer un Romain, tuez-le. Où en étais-je ?

UN PETIT GARÇON.

Et nous n'avions plus à boire.

LE VIEILLARD.

Donc, nous allions mourir. Alors Vercingétorix prit son casque d'argent et s'en fut seul trouver César. Nous étions sur les murs et nous...

KENRIK.

César était assis lorsque le père arriva sur son cheval blanc ; il était assis, et il ne se leva pas. Que ses jambes sèchent ! Je vous ai donné des cerises ; dites, petits : Que ses jambes sèchent !

LES ENFANTS.

Que ses jambes sèchent!

KENRIK.

Il ne se leva pas, et le père tourna trois fois autour de lui. Au premier tour, il jette son bouclier d'or ; au second tour, il jette son casque d'argent ; au troisième tour, il jette son épée bleue... César la pousse du pied. Que son pied pourrisse ! Dites, petits : Que son pied pourrisse !

LES ENFANTS.

Que son pied pourrisse!

KENRIK.

César sourit, et il dit aux bourreaux : Attachez ses mains. Et les bourreaux attachent le roi de la guerre, et ils le frappent, et son sang coule ! Les bourreaux pleurent, et César ne rougit pas. Que ses yeux s'éteignent!

Que ses yeux s'éteignent!



KENRIK.

César ne rougit pas, et il dit au héros : Pourquoi es-tu venu ?

— Je suis venu échanger contre ma vie la vie de mon peuple.

— Ta vie est à moi.

— Mon corps, oui ; ma vie, non. Si tu laisses sortir ceux qui sont dans Alise, si tu jures de ne jamais aller chez les Arvernes, je jure de vivre jusqu'au jour où tu voudras m'attacher à ton char dans les rues de Rome.

Les yeux de l'homme chauve brillent de joie... Écoutez ! Vous n'entendez rien ? Vous n'entendez pas des roues grincer sur les dalles ? . Je vois une foule. Il y a autant de têtes que d'aiguilles au sapin. Voici des cavaliers : ce sont des Romains. Qu'ils soient maudits ! Que tous ceux qui parlent leur langue soient maudits !

O mon âme, toi qui n'es plus qu'un petit oiseau, envolé-toi. Vole, mon âme, jusqu'au buisson d'aubépine, jusqu'au genêt fleuri ; écoute chanter le grillon et n'écoute plus ce qu'ils disent là-bas... Vous ne le voyez donc pas attaché avec des chaînes ? Vous ne voyez donc pas ce marchand qui lui jette de la boue ? Le char s'arrête, on le délie.

UNE JEUNE FILLE.

De qui parles-tu, Kenrik ?

KENRIK.

De qui doit-on parler ? Je parle de celui qui a empêché qu'on ne coupât tes cheveux... Un homme est près de lui, une épée à la main... L'homme lève l'épée, le père sourit... Un roi ne doit pas s'asseoir sans son barde au festin de là-haut.....





LES CORDES DE BRONZE.

Les corbeaux romains ont mangé les yeux couleur de mer ; mais ils n'ont pas mangé l'âme aux ailes puissantes, Ar-Braz renâtra.

Le Romain a jeté son manteau de pourpre sur le nom lumineux ; mais il n'a pas éteint le flambeau du passé, Ar-Braz renâtra.

Ar-Braz renâtra, et le jour sera clair comme la nuit fut sombre.





Achévé d'imprimer

PAR D. JOUAUST

LE PREMIER MAI MIL HUIT CENT SOIXANTE-NEUF

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

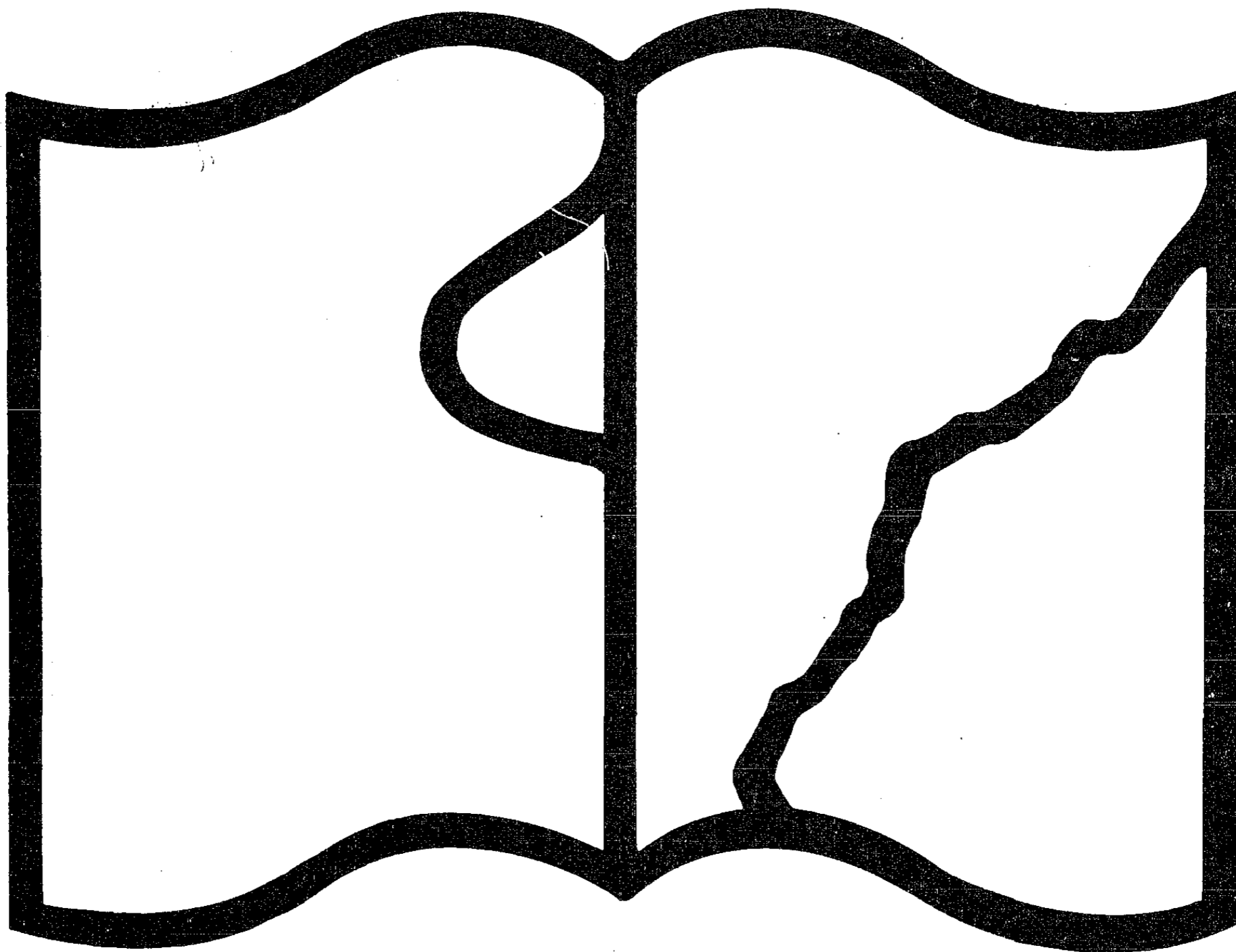
A PARIS

PRINCIPALES PUBLICATIONS

D'Alphonse Lemerre, libraire, 47, passage Choiseul.

SONNETS ET EAUX-FORTES. 1 vol. in-4° (épuisé) 100 »	PROCÈS CRIMINEL DE JEHAN DE POYTIERS, seigneur de Saint- Vallier; publié pour la première fois par Georges GUIFFREY. 1 beau vol. in-8, imprimé par Claye. . . 30 »
PAUL ET VIRGINIE. 1 vol. in-4, orné de 170 dessins par H. DE LA CHARLERIE; richement relié. 20 »	LE LIVRE DE JADE, par JUDITH MENDES (<i>Judith Walter</i>) 1 volume in-8 6 »
LA PLÉIADE FRANÇOISE, avec notes et glossaire par Ch. MARTY- LAVEAUX : RONSARD, DU BELLAY, BELLEAU, JODELLE, BAÏF, DORAT et PONTUS DE TYARD. 15 volumes in-8, imprimés par Jouaust. Chaque volume 25 »	POÈMES EN PROSE, par LOUIS DE LYVRON. 1 vol. in-8. . . 6 »
Les trois premiers volumes sont en vente.	FUSAINS, par le même. 1 vol. in-8. 3 50
RABELAIS (Œuvres complètes, avec glossaire). 5 volumes in-8. Chaque volume. 10 »	PALUSTRE DE MONTIFAUT. <i>De Paris à Sybaris</i> . 1 vol. in-8. . . 7 50
COLLECTION de gravures à l'eau- forte, par BRACQUEMOND, pour il- lustrer Rabelais. 20 »	LE PARNASSE CONTEMPORAIN 1866). 1 vol. gr. in-8. . . . 8 »
HOMÈRE. Traduction de LÉONTE DE LISLE. 2 vol. in-8 15 »	POÈTES CONTEMPORAINS : AI- CARD — ALAUX — DE BANVILLE — BERTRAND — BOYER — CAZALIS — DE CHABRE — COPPÉE — DIRRE — E. GRENIER — LOUISE D'ISOLE — JACQUEMIN — JOEIRT — LAU- RENT-PICHAT — LÉONTE DE LISLE — MARC — MÉRAT — NELLY LIEUTIER — DE RICARD — RUFFIN — LOUISA SIEFERT — SULLY-PRU- DHOMME — THEURIET — VERLAINE — 30 vol. in-18. Chaque vol. 3 »
LA FONTAINE. Fables. 2 vol. elzevi- riens pet. in-12. 7 »	E. DACLIN. <i>L'École buissonnière</i> . 1 vol. in-18.
LA FONTAINE. Contes. 2 vol. elzevi- riens 7	LAURENT-PICHAT. <i>Commentaires de la vie</i> . 1 vol. in-18. . . . 3 »
FERRY JULYOT <i>Les Élégies de la belle fille lamentant sa virginité perdue</i> , avec une introduction et des notes par E. COURBET. 1 vol. in-12 écu, papier de Hollande. 5 »	CATULLE MENDES. <i>Histoires d'a- mour</i> . 1 vol. in-18. 3 »
L'ISLE D'ALCINE, par REGNARD, publiée d'après le manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal. vol. in-32, papier de Hollande. 2 »	P. NOLE. <i>Réfutation de Force et Matière</i> . In-12. 3 »
LETTRES INÉDITES DE DIANNE DE POYTIERS, publiées par G. GUIFFREY. Beau volume in-8, im- primé par Perrin. 30 »	

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11